

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 30 septembre 1783

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 30 septembre 1783, 1783-09-30

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1267>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitLe baron d'Escherny, que je ne connais point...

RésuméRéception de sa l. confiée au baron d'Escherny. Lacunes de la philosophie.

N'a pas l'intention de donner des leçons à « son cher d'Alembert ». Philippe de Macédoine et Socrate.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire83.39

Identifiant972

NumPappas1982

Présentation

Sous-titre1982

Date1783-09-30

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons
Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXV, n° 272, p. 257-258
Lieu d'expédition Potsdam
Destinataire D'Alembert
Lieu de destination Paris
Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français
Source impr.
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification
le 20/08/2024

des grandeurs de ce monde, philosophes sans le savoir. Si j'étais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuse, je me serais bien ignoré pour me faire comme les maîtres d'école; je me battrais à devenir souffrant dans quelque temps de rhumatisme; il en sera ce qu'il plaira au ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conservation. Sur ce, etc.

272. AU MÊME.

Le 26 septembre 1751.

Le baron d'Eschery, que je ne connais point, et qui a été lieutenant de Nenfchâtel à quarante deux par an, avec caractère de ministre d'État de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je suis fort fâché qu'il vous ait laissé malade et souffrant. Peut-être la nature veut-elle, sur la fin de nos jours, nous dégoûter de la vie, pour nous faire sortir de ce monde avec moins de regret. Je suis toutefois touché d'apprendre vos souffrances, et je voudrais que vous vous fussiez servi des remèdes de nos esclaves péruviens, accoutumés à traiter la maladie dont vous souffrez, dont presque tout le monde est atteint chez nous.

Si par *leçons de la philosophie* on entend toutes les matières que l'esprit humain n'a pu approfondir, et sur lesquelles l'esprit systématique s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'*Encyclopédie*. Il me semble que l'homme ne plaide fait pour agir que pour connaître; les principes des choses se dérobent à nos plus pénétrantes recherches. Nous passons la moitié de notre vie à nous débarrasser des erreurs du sens; mais nous laissons en même temps la vérité au fond de son puits, dont la postérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle fasse. Jouissons donc sagement des petits avantages qui

^a Ces mots font peut-être allusion au *Philosophe sans le savoir*, d'où on a tiré cet et en prose, par Michel-Jean Sedaine, représenté pour la première fois à Paris le 26 décembre 1750.

^b Voir t. X, p. 32; t. XXI, p. 164; t. XXII, p. 132; et t. XXIV, p. 327.

nous sont écartés, et nous ne nous qu'apprendre à connaître, nous ne pouvons qu'apprendre à donner. » Mais je ne m'aperçois pas que ma lettre s'adresse à un des plus grands philosophes de notre siècle, qui a scruté tous les secrets de la nature, et qu'un ignorant de mon analité devrait s'émouvoir vis-à-vis de lui avec plus de réserve. Vous voyez, mon cher d'Alembert, combien le caractère de souverain peut être qui le portent à perfectionner l'humanité. Philippe de Macédoine aurait été plus sage; il n'aurait point enseigné Socrate, s'il avait été son contemporain; se serait instruit dans la conversation de ce philosophe. J'en suis fier autant que me l'honneur à vous entendre, à vous lire, et je me conformerai dans la modestie qui convient à mon ignorance; je me contente de faire mille vœux pour votre immortalité.

Sur ce, etc.

(Vues à N. p. 51)